



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

142 | 2011
2009-2010

Philologie et historiographie du Caucase chrétien

Jean-Pierre Mahé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1138>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 35-37

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Pierre Mahé, « Philologie et historiographie du Caucase chrétien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 21 juillet 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1138>

Tous droits réservés : EPHE

PHILOGOLOGIE ET HISTORIOGRAPHIE DU CAUCASE CHRÉTIEN

Directeur d'études : M. Jean-Pierre MAHÉ,
membre de l'Institut

Programme de l'année 2009-2010 : I. *L'Arménie Majeure et la Cilicie entre les Seldjoukides et les Mongols (1064-1375)*. — II. *Turcomans, Ottomans, Safavides (1375-1639)*.

I. *L'Arménie Majeure et la Cilicie entre les Seldjoukides et les Mongols (1064-1375)*

Au début du XIII^e siècle, la vie nationale arménienne oscille entre deux foyers, le royaume cilicien et la principauté zakaride rattachée au royaume de Géorgie. Dans l'intervalle, le cœur de l'Arménie majeure se répartit entre divers états musulmans. Ainsi, à partir de 1207, les chah i-Armen de la région du lac de Van sont absorbés par les sultans ayyoubides, qui contrôlent l'Égypte et la Syrie. Les Artoukides dominent Kharberd, Amida et Mardin. Les Mangoudjakides règnent à Erznka, Karin et Malatia sont incluses dans le puissant sultanat seldjoukide de Roum.

Stimulés par le patriarcat arménien, les échanges intellectuels et religieux sont nombreux entre le Nord-Est et la Cilicie. Marchands, pèlerins ou ecclésiastiques qui circulent entre ces deux pôles traversent forcément les états musulmans, où ils rencontrent leurs compatriotes et visitent les monastères. Alors que les rois d'Arménie cilicienne jouissent d'une totale souveraineté, qui les laisse maîtres de leurs alliances, de leur diplomatie et de leur politique étrangère, les princes zakarides, fidèles serviteurs des Bagrationi géorgiens, ne bénéficient que d'une autonomie interne. Toutefois, résidant à Ani, ils se posent en héritiers et en continuateurs de l'ancienne royauté bagratide. Commandants en chef des armées géorgiennes, toujours victorieuses depuis 1121, ils sont engagés dans un processus de reconquête, une véritable « croisade intérieure », que les états musulmans voisins ne sont pas en mesure d'enrayer.

Le danger viendra d'Iran oriental et d'Asie centrale, avec l'arrivée des Mongols. Alors que la Géorgie orientale et ses possessions arméniennes sont totalement submergées de 1236 jusqu'au règne de Giorgi VI Brtsqinvalé (« l'Illustre », 1314-1346), le roi Hétoum I^{er} d'Arménie cilicienne s'allie au Grand Khan. Mais à partir de 1266, les incursions mameloukes affaiblissent le royaume de Cilicie, qui perd progressivement ses territoires et disparaît en 1375.

Si désastreuse qu'ait été l'oppression mongole en Arménie Majeure, elle n'efface pas la profonde empreinte laissée sur les provinces du Nord-Est par la reconquête géorgienne. Les anciennes principautés zakarides restent massivement arméniennes et conservent le patrimoine architectural bagratide, reconstruit et embelli au début du XIII^e siècle. On le voit bien dans les principaux monastères de la région, préservés, agrandis ou créés par les zakarides et leurs vassaux. Au contraire, au Sud et à l'Ouest, l'islamisation s'accroît tandis que la population arménienne est de plus en plus asservie.

En choisissant l’alliance mongole, le roi Hétoum, inspiré par les conseils de Hasan-Djalal, prince du Khatchen, et par le succès des missions nestoriennes en Asie centrale, avait fait le pari hardi de prendre le Proche-Orient islamique en tenailles entre le khan et les Croisés. Bien que la même idée ait aussi traversé l’esprit de certains voyageurs et missionnaires occidentaux, elle fut obstinément rejetée par les États latins d’Orient, qui laissèrent les Mamelouks attaquer la Cilicie, plutôt que de se ranger, avec les Arméniens, aux côtés des cavaliers des steppes. L’aveuglement géopolitique des autorités romaines et des états catholiques favorisa la conversion des Mongols à l’islam, ce qui entraînait inéluctablement la fin de l’alliance avec la Cilicie chrétienne.

Anéantie au cours du xiv^e siècle, celle-ci nous apparaît de loin comme une brillante parenthèse dans l’histoire de l’Arménie. En réalité sa portée culturelle a été considérable. Dans le royaume cilicien, les Arméniens ont eu directement contact avec les formes de gouvernance, le commerce, les arts et les techniques d’Occident. Ils ont élargi leur vision de la chrétienté, contracté des alliances matrimoniales avec les Francs, accédé, à travers les Syriens, à la science et à la médecine de langue arabe. Bien que cette ouverture ait été largement rejetée par le nord-est arménien, beaucoup de nouveautés ont été définitivement acquises. Vitrine de la nation, l’Arménie cilicienne a suscité l’intérêt des Occidentaux pour l’Arménie majeure.

II. *Turcomans, Ottomans, Safavides (1375-1639)*

Malgré le poids toujours croissant de la domination mongole, l’Arménie majeure du xiv^e siècle est le théâtre d’un grand débat intellectuel entre les missionnaires latins, spécialement les Uniteurs dominicains et les plus éminents défenseurs de l’Église nationale. Le fond de la dispute, purement théologique, importe moins que la forme. Les Arméniens affrontent pour la première fois l’argumentation scolastique. L’exégèse biblique de leurs adversaires leur découvre une vision du monde irriguée par les progrès de la pensée occidentale et ses échanges avec les interprètes d’Aristote en langue arabe. En l’espace de deux ou trois générations, de grands savants, comme Grigor Tatevatsi et ses successeurs, assimilent ces apports conceptuels et consolident l’identité culturelle de leur Église.

Cependant, de 1386 à 1405, les trois invasions de Tamerlan portent un coup fatal à l’Ilkhanat mongol de Perse, tombé en décadence depuis ses échecs répétés contre les Mamelouks. Mais, tandis que les Timourides se divisent et s’affrontent entre eux, ils laissent la place libre aux nomades turcomans, graduellement implantés dans le Caucase et en Asie Mineure depuis plus d’un siècle et demi. Aux Karakoyunlu, pillards et sanguinaires, succèdent leurs rivaux, les Akkoyunlu, tout aussi incapables d’assurer une paix durable et un minimum de prospérité à leurs sujets musulmans ou chrétiens.

L’instabilité du pouvoir et l’inanité de ces dominations étrangères incitent les Arméniens à revenir aux sources de leur identité nationale. Après l’effacement définitif du royaume cilicien, le catholicossat de Sis perd toute raison d’être. Le rapprochement avec l’Église de Rome a déçu les espoirs qu’il avait suscités. Il devient inévitable que l’autorité spirituelle, qui seule a survécu à l’effondrement des États, se recentre sur l’Arménie Majeure. Mais quel foyer choisir ? Dans le Nord-Est, Ani n’existe plus ; Duin est irrémédiablement musulmane, Gandzasar est le siège du catholicos albanien.

Il ne reste plus que Vagharchapat, désertée par les patriarches depuis l'époque des marzpan perses. On y voit encore les vestiges, passablement délabrés, de l'Église-mère d'Etchmiadzine, jadis rebâtie par Vahan Mamikonian, puis transformée par Nerses III le Constructeur. C'est pourquoi les princes Orbelian, qui conservent encore quelque autorité, s'efforcent en 1441 d'y restaurer le trône de saint Grégoire, où siège l'Oint du Seigneur, qu'on appelle désormais « Catholicos de *tous* les Arméniens ».

Le problème est que, depuis le XIII^e siècle, les habitants de l'Arménie vanique, berceau de la nation, ont pour chef spirituel le catholicos d'Aghtamar, qui prétend s'appuyer sur une légitimité apostolique antérieure à celle de saint Grégoire et prolonger la royauté prestigieuse des Artsrouni. Les invasions et les guerres perpétuelles ont érodé la supériorité politique, économique et militaire dont jouissaient naguère les principautés zakarides par rapport au reste de l'Arménie Majeure. Elles ne peuvent plus s'adosser au royaume de Géorgie, dont l'unité vole en éclats en 1442. Dans ces conditions, la concurrence entre Etchmiadzine et Aghtamar reste d'issue incertaine jusqu'à la fin du XV^e siècle. À vrai dire, intellectuellement, le Sud tend à l'emporter sur le Nord. L'enluminure du Vaspourakan atteint son plus grand développement et les écoles monastiques de la région relayent avantageusement les prestigieuses « universités » de Gladzor et de Tatev.

C'est alors que surgissent de nouveaux arrivants. Les Ottomans, évincés d'Asie Mineure par Tamerlan, y reviennent en force après la prise de Constantinople en 1453. Durant les décennies suivantes, ils infligent de sévères défaites aux Akkoyunlu. Mais ils se heurtent, dans l'Est anatolien, au Safavide Chah Ismail, chef de la belliqueuse confrérie des Kizilbach, maître de l'Irak et de l'Iran au début du XVI^e siècle. Loin d'être décisive, la victoire ottomane de 1514 à Tchaldiran ouvre une suite ininterrompue de guerres, qui ne s'apaisent qu'en 1639. Équipés à l'européenne, avec des mousquets et de l'artillerie, les Ottomans disposent d'une supériorité technique incontestable et d'effectifs virtuellement illimités. Pourtant, dès le début du XVII^e siècle, ils reculent devant le génie militaire et politique de Chah Abbas, et devront finalement accepter un partage de l'Arménie et du Caucase. Pour vaincre un ennemi supérieur en nombre, Chah Abbas use du stratagème de la terre brûlée. Dévastant l'Arménie tout entière, d'Erzurum à Nakhidjevan, il déporte en masse la population, sans aucun ménagement, sauf pour les riches marchands de Djoulfa, qu'il installe près d'Ispahan. L'Arménie sort exsangue de ces affrontements. C'est un désastre économique et une ponction démographique sans précédent.